

Chères sœurs et frères en Christ,

Comme nous célébrons aujourd'hui un culte avec vous, chère communauté de Brno, je me suis dit que c'était une belle occasion de mettre un peu à jour mes connaissances – très limitées, pour ne pas dire inexistantes – sur la littérature tchèque. Grâce à une aide très compétente, j'ai nommé internet, je suis rapidement tombé sur un poème magnifique intitulé «Mai» du poète romantique Karel Hynek Mácha. Mácha est apparemment aussi célèbre en République tchèque que peuvent l'être Chateaubriand ou Victor Hugo en France.

Ce poème, rédigé en 1836 et composé de cinq chants, raconte une histoire profondément tragique : celle de Vilém, condamné pour avoir tué un homme sans savoir qu'il s'agissait de son propre père, après avoir vengé l'infidélité de sa bien-aimée Jarmila. Dans ce récit sombre, un personnage discret mais essentiel apparaît : le geôlier, un gardien de prison donc, témoin silencieux de la détresse du condamné, et profondément bouleversé par ce qu'il voit.

J'aimerais vous lire un extrait en français du chant II, où il est question de ce geôlier :

«Mais le geôlier reste immobile.
Sur son visage aussi les pleurs ont ruisselé.
Une horrible tristesse a fondu sur son cœur.
Longtemps il reste ainsi, comme un homme de pierre,
Puis, rassemblant ses forces, il se lève,
Il se sauve d'un pas rapide.
Et tant que cet homme a vécu,
Il a refusé de rien dire
De ce qu'il avait entendu.
Son visage, à jamais livide,
Jamais depuis lors n'a souri.»

Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais lorsque je lis ces grands poèmes romantiques, traversés par une tristesse infinie, j'éprouve une envie de serrer ces personnages très fort dans mes bras – ou peut-être leurs auteurs – et de leur dire : «Ce n'est pas si grave, cher ami... la vie continue.»

C'est ce vers au sujet du geôlier, figé «comme un homme de pierre», qui a retenu mon attention. Il m'a semblé constituer une excellente porte d'entrée vers le texte biblique que nous méditons aujourd'hui. Car celui-ci reprend aussi cette image de la pierre, mais en la renversant complètement.

Pierres vivantes

En effet, vous l'avez peut-être remarqué pendant la lec-

ture biblique. Notre texte de la première lettre de Pierre est traversé par une image centrale : celle de la pierre (lithos en grec). Elle revient de manière insistante, presque comme un refrain théologique : pierre vivante, pierre angulaire, pierre d'achoppement. Au total, il contient cinq occurrences explicites, et même six si l'on inclut la variante «rocher» (petros en grec).

Mais ici, la pierre n'est pas un élément inerte ou froid. Elle devient paradoxalement vivante. Et c'est précisément ce paradoxe qui nous est proposé comme chemin spirituel.

Dans la tradition biblique, la pierre est souvent associée à ce qui est dur, figé, insensible. Elle peut même symboliser un cœur fermé à Dieu. Dans la bouche du prophète Ézéchiël, par exemple, Dieu déclare dans une magnifique promesse : «J'ôterai de votre chair le cœur de pierre et je vous donnerai un cœur de chair.» (Ézéchiël 36,26) La pierre est donc, dans ce registre, ce qui doit être transformé pour que la vie puisse circuler à nouveau.

Or, ici, le texte renverse l'image : ce qui était symbole d'inertie devient principe de vie. «Pierres vivantes» : l'expression elle-même est un oxymore, une tension volontaire entre deux réalités contradictoires.

Nous ne sommes pas loin, ici, de certaines formulations de l'apôtre Paul, qui aime ces paradoxes théologiques : la force dans la faiblesse, la vie dans la mort, la sagesse de Dieu qui passe pour folie aux yeux du monde. La première lettre de Pierre s'inscrit clairement dans cette tradition spirituelle du renversement.

Maison spirituelle

Le texte poursuit : «Contruisez-vous, comme des pierres vivantes, pour former une maison spirituelle».

La pierre ne vaut pas seulement pour elle-même : elle est faite pour être assemblée, pour entrer dans une construction. Qu'elle soit pierre de fondation ou pierre d'angle, elle trouve son sens dans sa relation aux autres.

Cette «maison spirituelle» – en grec oikos pneumatikos – est elle aussi une expression profondément paradoxale. Une maison est normalement un lieu matériel, visible, protecteur. Ici, elle devient spirituelle, c'est-à-dire invisible, habitée par l'Esprit.

Cette image de la maison de Dieu traverse toute la Bible : des psaumes qui chantent la maison de Dieu (Ps 23, 27, 84), aux prophètes qui annoncent une cité de paix (Ézéchiël 40-48), jusqu'à l'Apocalypse qui décrit la nouvelle Jérusalem comme une demeure sans temple, car Dieu lui-même en est la présence (Apocalypse 21).

Dans toutes ces images, il y a une promesse fondamentale : celle d'un lieu où l'humain peut habiter en sécurité,



en paix, mais pas de manière isolée, mais comme dans une maison, dans une relation de proximité les uns avec les autres.

Et cette promesse reste étonnamment actuelle. Car malgré les siècles, malgré les progrès techniques et urbains, le besoin fondamental demeure inchangé : avoir une place, un lieu où l'on peut exister sans crainte.

Nous connaissons tous, à différents degrés, des espaces construits sans âme, des environnements où l'on ne se sent pas vraiment chez soi. Et inversement, nous savons combien un lieu peut devenir habitable non pas par sa richesse matérielle, mais par la qualité des relations humaines qu'il abrite.

Construire et se laisser construire

Un élément important du texte est souvent perdu dans la traduction : le verbe est au passif. Il ne s'agit pas d'abord d'un impératif moral – «construisez-vous» – mais d'un appel à la disponibilité : «laissez-vous construire».

Autrement dit, la communauté chrétienne n'est pas d'abord un projet humain que nous réalisons par nos efforts. Elle est une œuvre de Dieu à laquelle nous consentons.

Cela change profondément la perspective. Nous ne sommes pas les architectes ultimes de cette maison spirituelle ; nous en sommes les pierres vivantes, appelées à nous laisser façonner, ajuster, intégrer.

Cette dynamique implique une forme d'humilité spirituelle : accepter que notre place ne dépend pas seulement de notre initiative, mais aussi de l'œuvre de Dieu en nous et entre nous.

Et pourtant, cette passivité n'est pas inertie. Elle est ouverture. Elle est disponibilité à être transformé pour devenir partie prenante d'un corps vivant.

Christ, pierre angulaire

Au cœur de cette construction se trouve une figure centrale : Jésus-Christ, la pierre angulaire.

Dans la tradition biblique, la pierre angulaire est celle qui assure la solidité et l'orientation de tout l'édifice. Elle est à la fois fondement et référence.

Le Christ est présenté comme cette pierre choisie, rejetée par les hommes mais choisie par Dieu. Ce renversement est typique de l'Évangile : ce qui est rejeté devient fondement ; ce qui semble faible devient essentiel.

Mais cette pierre peut aussi devenir «pierre d'achoppement». Ce qui soutient peut aussi faire trébucher. Ce qui fonde peut aussi déranger.

Ainsi, le Christ ne laisse pas indifférent. Il rassemble ou il provoque la résistance. Il est signe de contradiction, non pas parce qu'il divise volontairement, mais parce qu'il révèle les cœurs.

Cette image de la pierre résonne encore fortement aujourd'hui. Dans un monde fragmenté, où les identités se construisent souvent contre les autres, la vision d'une maison spirituelle fondée sur des pierres vivantes offre une alternative précieuse.

Elle propose une communauté qui ne se construit pas sur l'exclusion, mais sur l'assemblage ; non sur l'uniformité, mais sur la diversité intégrée ; non sur la peur, mais sur la confiance.

Elle rappelle aussi que nous sommes appelés à une solidarité qui dépasse les frontières visibles – culturelles, linguistiques ou nationales – comme nous le vivons aujourd'hui avec nos frères et sœurs de Brno.

Pour revenir à notre poète romantique et à son géôlier devenu «homme de pierre», nous pouvons dire ceci : la foi chrétienne ne nie pas la douleur humaine ni la gravité de l'existence. Mais elle refuse de laisser la pierre devenir symbole de fermeture ou de désespoir.

Elle propose une transformation : devenir non pas des pierres mortes, figées dans la tristesse ou l'isolement, mais des pierres vivantes, habitées par la vie de Dieu.

Alors, que nous acceptons d'être édifiés ensemble par Dieu. Et qu'ainsi, nous devenions à notre tour des pierres vivantes pour les autres. Afin que, dans ce monde souvent fragile et fragmenté, puisse se construire peu à peu une maison spirituelle : une demeure de paix, de justice et de solidarité, habitée par l'Esprit de Dieu. Amen.

*Paul Schalck, dimanche 3 mai 2026,
Leonhardskirche / Église St-Léonard, Basel*

